

Le diadème de scène de Julia Bartet



Recevoir dans les collections du Musée Lambinet le diadème de scène de Julia Bartet n'avait rien d'évident a priori. Son testament était clair : elle le léguait au Musée des Arts Décoratifs avant de revenir sur ce point par un codicille affirmant qu'elle souhaitait l'y voir, au Musée Carnavalet ou au Musée des Arts Décoratifs, dans une vitrine avec des objets lui ayant appartenu et un de ses portraits. On doit son entrée dans les collections à sa deuxième légataire universelle, son amie Suzanne Bacqué, la première ayant renoncé à l'être. Ainsi avec la Comédie-Française, le Musée du Louvre et le Musée Carnavalet, le Musée Lambinet a acquis des œuvres et des objets provenant de la succession de Julia Bartet en 1942. Complété par un legs privé en 1999, les collections conservées au musée comprennent des



Petit salon de Julia Bartet à Paris, Walter Gay. © Musée Lambinet.

photographies, dessins, peintures, costumes et autres accessoires de scène, sculptures, peintures et autres objets d'art. La salle 4 du rez-de-chaussée est d'ailleurs une reconstitution de petit salon vert que l'actrice a occupé à Paris au 16 rue du Général-Foy pendant près de 40 ans, puisque le trumeau au-dessus de la cheminée est d'origine. Outre son



intérieur parisien, la salle que nous consacrons à Julia Bartet se veut une évocation de son rôle dans « *Bérénice* » de Jean Racine et qui a permis la création de son diadème par René Lalique. Souvent prêté lors de prestigieuses expositions, ce diadème a fait l'objet d'une restauration en 2012 avant d'être présenté au Musée Gustave Moreau lors de l'exposition « Hélène de Troie et la beauté en majesté ».

Julia Bartet, une comédienne d'exception (Paris, 1854-Paris, 1941)

Née Jeanne-Julie Regnault, Julia Bartet a habité au Louvre où son père, modeste employé du musée, avait un logement de fonction. C'est sa grand-mère qui lui donne, sans le vouloir, le goût du théâtre en l'amenant à La Comédie-Française où elle a une modeste place au théâtre subventionné. La jeune femme quitte son apprentissage de modiste, voulu par sa famille, pour entrer au Conservatoire en 1871. Engagée au Théâtre du Vaudeville, à seulement 18 ans, elle débute dans le rôle de Vivette dans *l'Arlésienne* d'Alphonse Daudet. Très vite, Julia Bartet se fait un nom et obtient de vifs succès dans les pièces classiques comme dans les reprises récentes ou les créations modernes de Victorien Sardou, Octave Mirbeau etc. En septembre 1879, elle devient la 307^e sociétaire de la Comédie-Française et excelle autant dans la comédie (*L'Impromptu de Versailles*, Molière), le drame (*Hernani*, Victor Hugo) ou la tragédie (*Iphigénie*, Racine). La rivale de Sarah Bernhardt, dont on vante la beauté et le talent, est aux yeux de ses admirateurs « la divine Bartet ». Elle fréquente les soirées mondaines et récite des poèmes des grands auteurs de l'époque. Marcel Proust, nous rapporte : « rien n'égale le triomphe de M^{lle} Bartet ..., si ce n'est celui de M^{me} Sarah Bernhardt, qui nous dit, elle aussi, des vers du maître de la maison ». Le rôle de la reine dans *Ruy Blas* de Victor Hugo a du reste divisé les spectateurs en « Sarrazins », tenants de Sarah Bernhardt, et « Bartétistes ». On la nomme sociétaire honoraire de la Comédie-Française, titre qui, après 20 ans d'ancienneté, symbolise la reconnaissance de l'institution pour l'ensemble d'une carrière. Chevalier de la Légion d'honneur en 1906, elle est promue au grade d'officier en 1919 alors qu'elle fait ses adieux à la scène. Esthète, elle



Portrait de Madame Julia Bartet, G. Vustier, vers 1904. © Musée Lambinet.

aime le style Louis XV comme en attestent son mobilier et ses objets d'art. En 1925, elle s'adonne à la peinture et le musée Lambinet possède d'ailleurs dans ses collections sa boîte à pastels.



Jouer « Bérénice », une gageure

La tragédie de Racine met en scène deux personnages historiques : Titus, empereur de Rome et Bérénice, reine de Palestine, sacrifiant leur amour sur l'autel de la raison d'état. Créée en 1670, la pièce est vivement critiquée du temps de Racine se défendant de ne pas voir la « nécessité qu'il y ait du sang et des morts », pourvu qu'on atteigne « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie ». Mal aimée au théâtre, cette pièce écrite pour Mademoiselle Champmeslé, une actrice taillée pour ce rôle, garde la réputation d'être une élégie¹ « impossible au théâtre »². Loin d'être un triomphe, la reprise qu'en fait Rachel en 1844 au Théâtre-Français, ne dément pas cette opinion. Julia Bartet souhaite sortir l'œuvre du purgatoire et la propose, en 1893, à l'administrateur de la Comédie-Française pour commémorer le 254ème anniversaire du dramaturge. On lui prédit un échec, tant la pièce est jugée ennuyeuse, mais l'actrice persiste allant jusqu'à répéter, « en catimini », selon ses dires. Elle choisit des proches pour le rôle de Titus, la mise en scène



ainsi que l'élaboration des costumes qu'elle confie à son ami le peintre Gustave Moreau. La première est un triomphe et Julia Bartet va interpréter Bérénice pas moins de 80 fois entre 1893 et son départ de la Comédie française en 1920, ayant contribué à redonner à la pièce ses lettres de noblesse.

Le diadème de René Lalique, un joyau Art nouveau

À la Belle époque il n'est pas rare que les journaux de mode publient des rubriques dédiées aux « toilettes d'actrices ». Les comédiennes, très libres dans le choix des costumes, font alors appel à des maisons de haute couture ou encore des joailliers célèbres. Le costume de Bérénice a été modifié au fur et à mesure des reprises mais l'ensemble de la parure, dont la ceinture abdominale, reste inspirée par Moreau. Des photographies annotées permettent de suivre ces

¹ Élégie : poème lyrique aux sujets tristes ou mélancoliques (fuite du temps, amour malheureux, évocation de la mort etc).

² Selon l'écrivain et critique Jules Janin (1804-1874).

Projet de costume pour Julia Bartet dans Bérénice, Gustave Moreau. © Musée Gustave Moreau.

évolutions de 1893 à 1913. La tiare royale originelle a sans doute été réalisée à partir des indications du peintre symboliste puisqu'elle offre une parenté stylistique avec la toile représentant « *Hélène glorifiée* ». C'est en 1899, lors de la reprise de la pièce, que René Lalique réalise un nouveau diadème. Le maître verrier et bijoutier a exposé des créations en corne et ivoire au Salon de peignes en 1897. Il a déjà travaillé à des accessoires et costumes de scène pour Sarah Bernhardt entre 1890 et 1895 (lotus de *Cléopâtre* dans la pièce de V. Sardou et E. Moreau, et lys emperlés de *La Princesse lointaine* d'E. Rostand). Moins imposant que la tiare d'origine, le bijou signé Lalique s'approche néanmoins de l'esprit de Gustave Moreau. Le bijou de tête en métal repoussé, argent, ivoire et émail, est lacunaire puisque le peigne à cinq dents servant à fixer le diadème sur la chevelure est manquant. Composée de trois registres, la coiffe fait la part belle aux motifs floraux et animaux, la forme de la tiare rappelant les plumes de paon. Au premier plan, ce sont feuilles, palmettes et feuilles d'acanthes tandis qu'au second plan, cinq camées représentent le quotidien de matrones romaines et évoquent le destin de Bérénice. L'ensemble est surmonté par six figures égyptiennes en ivoire, coiffées de lotus et reliées à des ailes déployées. La mise en page sophistiquée de ce bijou souligne l'origine orientale de l'amante de Titus.

Le critique Nozière déplore la coiffure telle une « queue de paon éployée » qui vient couronner la tragédienne, là où d'aucuns critiquent une mauvaise reconstitution de l'Antiquité. Le bijou, par ses formes arrondies et ses motifs, n'a rien d'historique et existe comme œuvre d'art à part entière. Célébrant la féminité et la nature, il illustre à merveille l'Art nouveau auquel le nom de René Lalique reste associé. Il nous appartient de nous laisser entraîner par la poésie de ce diadème et d'adhérer ou non aux commentaires élogieux d'Albert du Bois devant l'apparition de Julia Bartet en Bérénice : « C'est une orientale souple et charmante. Elle concilie l'inconciliable : c'est uniquement une reine, c'est uniquement une amante. Fleur d'amour aux couleurs éclatantes, bleu, saphir, vert émeraude, incarnat, pourpre, feu, éclat de gemmes, elle apparaît sous la transparence multicolore des voiles de gaze comme une digne fille de Salomé ». [*Julia Bartet, essai critique*, 1920, Paris].



Photographies de Julia Bartet dans son costume de Bérénice. © Droits réservés.